

Un roman suggestif de M.P.-Henri Simon : Le Somnambule

Autor(en): **Yerly, Robert**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **90 (1961)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un roman suggestif de M. P.-Henri Simon :

*Le Somnambule*¹

Il serait oiseux de présenter aux lecteurs du *Bulletin*, dont plus d'un furent et en sont encore de fidèles auditeurs, la personne de M. Pierre-Henri Simon qui enseigne, depuis 1948, à l'université de Fribourg d'où il ne cesse de faire rayonner la littérature française, avec tant de goût, d'enthousiasme et de succès.

Un littéraire-philosophe engagé, à l'écoute de son temps

Riche personnalité que celle de ce professeur, affranchi, bien que patriote ardent, des œillères du nationalisme et des formules d'écoles ; en lui cohabitent pacifiquement le prosateur et le poète – au sens étymologique et large du terme –, l'essayiste et le romancier, le pédagogue et l'historien, l'homme tendu vers l'action et l'artiste tourné vers le monde intérieur, que résumant, dominant, éclairent le philosophe et le moraliste chrétien ; jamais il ne sacrifie aux solutions de facilité, à la propagande, ni moins encore à ses convictions politiques et religieuses accordées aux exigences du catholicisme et de la démocratie moderne.

Au grand public, amateur de lettres, M. Simon offre, cette année, chaque vendredi, le tableau pittoresque du *Théâtre à la Belle Epoque*.

A Fribourg, il participe à la vie de la cité, quand ses rares moments de liberté, soustraits au travail personnel ou aux tournées de conférences en Suisse, en Belgique et en France le lui permettent. Dernièrement, il fut chaleureusement applaudi à l'*Union civique des femmes catholiques*, où il débattit un thème piquant : *Eve parmi nous*, et par ses propres élèves, à l'auditoire B, qu'il régala d'une causerie, dense d'humanisme, sur *L'étudiant et la culture*.

On reconnaît sans peine, chez cet artisan et témoin d'une culture privilégiée, dans ses œuvres considérables déjà, la voix d'une conscience scrupuleuse, engagée, où les conflits intérieurs débordent le cadre des destins individuels, reflètent un état d'âme collectif, particulier à une génération et affronte toujours, par quelque biais, un aspect de la condition humaine.

Figures à Coriolan

C'est sur cette ligne que se situe son ultime roman, *Le Somnambule*, premier d'une série de quatre à paraître, vrai roman-fleuve, libellé : *Figures à Coriolan* « ville de province assoupie de routine et de bonheur paresseux », lieu imaginaire de ses rêves, quelque part sur la côte atlantique française.

Si, dans son bref propos liminaire, l'auteur ne répudie pas le fond de tragique et d'incohérence sur quoi repose notre condition ici-bas, et qui forme un notable canton de la littérature d'après-guerre, il n'y insiste pas, car il entend surtout

¹ Paris, éditions du Seuil, 1960, p. 221.

dégager « le lieu du bloc informe », faire œuvre de civilisation : illustrer « la perfection de l'être dans l'élan qui fait surgir quelque ordre du chaos » ; dépasser « l'inconscient et l'indéterminable... par la clairvoyance et la raison » et nous porter, ainsi, « sur la cime illuminée où éclatent la conscience et la liberté »

Un roman tripartite de l'échec

On pourrait l'intituler *Quête d'un amour inaccessible*. C'est un récit. L'auteur reproduit le texte raturé, transcrit de la main du héros, Laurent Seudre, en 1954, peu après le décès de sa femme, Louise.

« Misère de notre cœur insatiable ! Il faudrait, pour que nous fussions heureux, disposer d'autant de vies que s'offrent à nous d'images du bonheur », s'exclame Laurent, avant de rompre avec son épouse légitime, ou avoir toute latitude de refaire sa vie à reculons !

Laurent Seudre est un « bourgeois chrétien, fils d'un pharmacien de Vendée », natif de Nieul le Nogent. Tout jeune, il est déjà marqué des stigmates de l'ennui, de la souffrance et de l'échec : une adolescence morne dans un milieu conformiste, un amour non partagé qui creusera en lui des cicatrices durables. C'est un introverti, un rêveur, balloté par l'événement, qui « mène une existence à demi-rongée, amortie, refoulant dans l'obscurité (ses) énergies les plus précieuses » ; « le fruit d'une société saturée de culture », un cérébral de collège, velléitaire, inexpérimenté, pétri de romanesque.

Il connaît trois faillites graves, pâtit de trois amours qui avortent, dont Armande Esterlin, le dernier, dresse à son amant l'inventaire : « Vous êtes tombé d'abord entre les pattes d'une petite chatte coquette qui vous a allumé et fui ; puis dans l'ombre d'une chrétienne noble et sèche comme un cyprès ; et maintenant, voici avec moi, Armande Esterlin, dont vous ne guérirez pas, je vous en avertis. »

Premier ratage : la coquette, Françoise de Pontus, élevée, jusqu'à quinze ans dans « la noble mesure corrézienne » où elle s'ennuie. Sa mère, femme d'un meunier de Brooklin cousu d'or, a offert à un vicomte auvergnat l'occasion de redorer son blason ; bien vite elle se séparera de lui et réintègrera l'Amérique, tandis que sa fille, on la confiera aux grands-parents.

Françoise est une nature excitable, primesautière, fantasque, désintéressée.

Son physique retient les regards : yeux bridés, couleur de noisette, sourcils longs, front blanc, une allure dégagée d'amazone. Chaperonnée par la vieille tante Zoé, elle espère trouver dans la ville-lumière des stimulants à sa nature riche et excitable et, sur la scène, honneur et argent. C'est au vieil Hôtel Hoche qu'elle s'initie à l'art dramatique.

Laurent l'a rencontrée sur les tréteaux, incarnant le rôle de la délicieuse Carmosine, tandis que lui jouait Minuccio, et l'acteur s'éprend du jeu de l'actrice.

Laurent frôle la tentation mais n'y succombe point.

Françoise n'est qu'une camarade ; elle n'entend point se lier à jamais ; « il n'y a rien à espérer d'elle que la confiance de son secret » ; elle reproche ironiquement à son partenaire de ne pas savoir mordre à la pulpe juteuse de la vie « comme ceux qui vivent », et elle lui injectera un avant-goût du bonheur et, tout d'un coup, son partenaire s'est transporté « par un tapis magique dans un univers de confort et de gentillesse ».

Mais Françoise se dissipe, noue relation avec un mondain des lettres et de

la politique, Max Lehmann ; la mère l'apprend, rogne ses volumineux chèques et la ramène auprès d'elle à New York.

Laurent effectue du service comme marin à Cordouan. Bientôt, le « pantin sentimental » reste sans nouvelle de la dulcinée, si ce n'est, postée du *Normandie*, en mer, une fugitive carte : « Je suis partie, j'ai tout abandonné, je n'oublie rien. »

Voici bientôt qu'une nouvelle perspective s'ouvre à ses yeux. Une lettre de Louise Amiguet, une amie d'enfance, le convie à des journées de retraite à Ligugé. La seconde expérience débute.

Ils ont grandi presque ensemble à Nieul le Nogent, lui à la pharmacie que fréquente le commandant d'Amiguet, elle dans une métairie prospère, *Les treize œufs*.

La famille d'Amiguet, officier à la retraite, de souche provinciale terrienne aisée, conformiste et de mœurs rangées, est réfractaire aux classes moyennes de l'intelligence et du négoce ; elle fraie avec la gentry, chasse et considère de mauvais œil ce jeune intellectuel en herbe, pas même agrégé.

Louise, bibliothécaire à Poitiers, partage les mêmes goûts et opinions que Laurent et se dépensa à faire la demande en mariage avec diplomatie et énergie, imposant à la famille, rebelle à cette union, son choix qu'elle estime de qualité. Bonheur qui, pour le fiancé, débute par une fausse note !

Louise, d'ailleurs, est pure, volontaire, grave, posée, ménagère et femme d'affaires avisée ; mais d'un dévouement sec, avare d'effusions lyriques ; elle tient ferme les leviers de commande.

De 1932 à 1948, elle fera, aux côtés de Laurent Seudre, la prospérité de la librairie locale, *Le bateau ivre*, « carrefour de lettres et d'art, ouvert aux grands courants de la pensée », que reprendront, plus tard, les Angibaud. Les Amiguet n'étaient point fâchés de voir leur fille s'installer loin de Nieul, à Cordouan, afin qu'elle s'y fit oublier de la noblesse vendéenne...

Notre humaniste sentimental ne paraissait guère mécontent d'être malheureux, « de ne plus avoir à gratter (sa) plaie », ainsi que le dirait Armande.

Le bonheur qu'il poursuit, il ne le trouvera pas auprès de cette femme forte, brûlée d'un zèle de chrétienne de la primitive Eglise.

La première fêlure sera la naissance, avant terme, de Claire qui mourra peu après.

Pour comble d'infortune, nul espoir de maternité ne pourra, désormais, cimenter cette union fragile !

Eclate la guerre. A Bordeaux, Laurent noircit des paperasses au service des nazis, puis Cordouan est occupé ; on y diffuse de la littérature clandestine, tout en ménageant le régime de Vichy qui a promu sous-préfet le commandant d'escadron Amiguet, et en donnant refuge à un résistant.

En 1944, le couple entre dans la Libération, le vent en poupe. C'est que « les événements sont moins l'œuvre de la volonté que le jeu des forces » !

Laurent s'ennuie, la tristesse le mine, il prend conscience « des parties sclérosées ou pétrifiées de son être » et se laisse glisser « sur la pente dangereuse d'une vie doublée... en rêves et en illusions ». Ce n'est que plus tard, confessera Louise, qu'elle aura la douleur de s'apercevoir qu'elle ne lui aura pas donné le bonheur promis et n'aura pas été aimée, à son tour.

1952 « Pente d'un autre destin ». A Amsterdam, Congrès international des librairies. Laurent y est délégué. Baguenaudant par les rues, son regard s'accroche

à une affiche : *Histoire de rire*, de Salacrou où figure un personnage anecdotique, Carmausine ; cet imprévu soulève en lui une espérance et un péril.

Carmausine? Pourquoi ? La dive venait de Carmaux, bourgade minière du Midi. Ce n'était pas la Carmosine de Musset qu'il avait connue, potache, à Paris. – Jolie trouvaille que ce quiproquo orthographique ! – Fille d'un maître-verrier, elle avait « macéré jusqu'à douze ans dans les prières et les confessions », fait le bachot, préparé Sèvres ; elle nourrit pour la vie un culte dionysiaque : à vingt ans, elle a un amant et procrée un fils, Claude, sur lequel veillera Laurent avec sollicitude.

Armande Esterlin, tel est son nom. Pour Laurent, c'est une présence, « exceptionnel mélange d'intelligence, de douceur et d'énergie » ; elle croit, dur comme fer, au bonheur et fonce comme un boulet dans la vie.

Personnage singulier, troublant ! Sa religion l'apparente à Rousseau, à Germaine de Staël, à Georges Sand. Sa morale ? fort lâche : « Aucun principe ne me gêne, en dehors d'un souci naturel du *fair play* », « notre vraie liberté n'est pas de choisir une prison et de river nos chaînes, mais de les casser et de faire ce qui nous plaît », déclare-t-elle. Ici, le naturisme rousseauiste et l'amoralisme gidien rejoignent l'individualisme négateur de Sartre et le romanesque inassouvi de M^{me} Bovary.

Après l'aventure sensuelle de Châteauroux, Laurent, d'accord avec elle, répudiera son épouse légitime. Néanmoins, Armande n'entend pas se lier par contrat, car « toute chaîne lui serait intolérable ». Elle lui offre, en revanche, « le plus agréable amour, celui qui se niche dans l'indépendance qui commande à chacun l'absolu respect de la liberté de l'autre ».

Son exaltation choit bien vite avec les ressorts de la passion détendus, pour céder le pas à un « dialogue de camaraderie intelligente ». Bientôt, Armande, tout comme Françoise, sera absorbée par New York où elle va organiser une exposition de haute couture et ne donnera plus signe de vie.

M. Simon a rendu admirablement, en fines touches, l'atmosphère de Chexbres où son héros accompagne Armande, en tournée dramatique, sur sa Mercédès, dans l'euphorie d'un amour équilibré : ce « pays d'aquarelles bien léchées et de vertu confortable »... Autre sommeil, autre absence, qui avaient aliéné Laurent, enfin réveillé !

L'affrontement de la Cité de Dieu et de celle des hommes

La fin du roman nous plonge dans la réalité contemporaine, au cœur de Paris, non loin de l'Etoile, parmi les clapiers humains, les gourbis de tôle ondulée d'un bidonville.

Une équipe de prêtres-ouvriers où se détache le Frère Louis, en salopette, s'éreintent à construire des bicoques pour les sans-logis.

Un dialogue s'engage, sur place et à la mairie de la Couronne, entre le député extrémiste Germain Douhet, le Frère Louis et Laurent Seudre.

Douhet dénonce le scandale, dans une société baptisée par le Christ, de ceux qui ont ravalé leurs frères au-dessous de l'humain ; il veut faire sauter le système, oppose les impératifs de la Révolution, seule charité à ses yeux, au généreux réformisme prôné par le Frère, une manière de saint à la mode de l'abbé Pierre, dont le résultat, comparé à tant de labeur et de sacrifice, est dérisoire, puisqu'il

conduit à un « médiocre relèvement du niveau de vie de quelques familles dans un canton étroit de l'immense enfer social ».

Tous deux sont, néanmoins, perméables à la souffrance des hommes et de bonne foi. Et si le Frère Louis reproche à son interlocuteur marxiste d'aimer plus que le prochain, l'« homme futur et abstrait », au détriment des générations actuelles, Drouhet fait grief à l'Eglise de son « inertie sociale ».

Seudre, lui, voudrait croire « que les petits bulles d'art et d'intelligence, qui finissent par monter à la surface de ce tourbillon de crimes et de douleurs, sont la civilisation même, la chose spirituelle qui a importance et prix ».

Le somnambule

C'est Laurent. On le voit, nous révèle Armande, bien qu'il ne s'en explique pas clairement, à sa façon de marcher, de parler, de rassembler convictions et conventions et c'est elle qui l'a réveillé. Il n'a pas eu de chance, car il était « né pour un amour qui fût unique et total, délire et raison, passion et droiture ».

Il a raté sa vie, expérience irremplaçable, singulière, néanmoins et il en a enfin conscience. Pourtant « il se console mieux d'avoir subi la fatalité que d'avoir fait un mauvais usage de sa liberté ». Si ce bourgeois, catholique, tiède, affranchi de tout dogme, n'a pas été touché par l'appel de la grâce, il aurait dû au moins, logiquement, succomber à la tentation de « jeter contre le mur la forme imparfaite et jouir de la colère d'en piétiner les débris » !

Il a, comme tant d'autres, dormi sa vie ; et sa lucidité – dont il était trop sûr – ne fut, avoue-t-il, que « la conscience de ses rêves ». Sa droiture force le respect, son caractère inconsistant, sa malchance inspirent de la pitié ; le halo d'inconscient, de mystère qui ouate les protagonistes du roman, fait obstacle à leur dialogue intime, les recroqueville sur leurs secrets, produit en nous une réaction d'incertitude, douloureuse parfois.

Laurent Seudre s'enfoncera, replié sur soi, déçu, énigmatique, tel un spectre, dans la nuit, victime d'un accident banal : il tombe du toit d'une maison en construction près de l'abbaye de Belloc où il avait demandé asile et où on l'avait accueilli d'un cœur fraternel.

« Il ne faut, relate le Frère Louis dans le faire-part de son décès, le 6 août 1956, « rien préjuger des projets de Dieu » et n'attribuer ce fait qu'à un « mauvais concours de circonstances ». Peut-être !

Certes « la vie du cœur a une dignité », affirme M. Simon, porte-voix de Laurent, « mais si notre âme, surgie dans le temps, est aspirée par un souffle éternel, comment ne tenir pour rien ces chocs du monde intérieur » qui affectent une résonance infinie ? Comment ne pas dénoncer, combattre sans quartiers les sceptiques et les cyniques qui réduisent l'amour humain « aux mêmes gestes insignifiants et obscènes » et ne pas déplorer qu'il ait manqué au somnambule « l'expérience ou l'intuition du trait de foudre qui transverbère et transfigure nos aventures misérables ».

En manière d'épilogue

Tel est ce roman lucide, amer, cruel, débouchant sur un point d'interrogation car seul est en jeu le total épanouissement d'une vie humaine. Il est le fruit d'une analyse perspicace, subtile, de situations et de caractères, centrés, en plein XX^e siècle, autour d'une anonyme bourgade française, où la courbe des destins

individuels s'insère dans un cadre plus ample, dans le tuf des préoccupations actuelles : le brassage, les heurts de classes ; les aléas de la guerre ; les méfaits d'une culture abstraite, intellectualiste ; une conception de vie axée sur le problème de la liberté, individuelle et collective ; une morale frisant l'hédonisme, affaiblie par le libertarisme et la carence de spiritualité chrétienne ; la question sociale, envisagée sous l'angle de la charité évangélique, ou alors sous celui des revendications, sociales et matérielles, du prolétariat outragé.

L'ampleur, la gravité des thèmes débattus ; l'acuité du sondage psychologique, semé de réflexions, de maximes morales de caractère universel ; l'authenticité des personnages, vus de l'intérieur et du dehors ; les scènes d'amour dépeintes avec sobriété et délicatesse ; le rythme alerte du récit, le style dense, ferme, poétique, gorgé de sève, d'images verbales, un tantinet précieux, à force de propriété lexicale, qui traduit les recoupages de l'introspection, les nuances de sentiment, les élans du lyrisme ou la progression de la dialectique : tout cela classe, d'emblée, *Le Somnambule* très au-dessus d'un simple roman d'amour, revêt cette œuvre d'une valeur exceptionnelle et fait bien présager des trois autres volumes qui doivent constituer la trame originale de ce roman-fleuve.

ROBERT YERLY.

L'école et les entreprises

La réforme de l'enseignement est un des grands problèmes de l'actualité vaudoise. Indépendamment des savants projets qui s'élaborent, une remarque particulière s'impose au sujet de ce que les entreprises attendent de l'école.

Les employeurs et les personnes responsables de l'apprentissage déplorent le grand nombre de jeunes gens qui, à la sortie de l'école obligatoire, ont une maîtrise nettement insuffisante de la langue française et de l'arithmétique. Il ne s'agit pas d'exiger des qualités de linguistes ou de mathématiciens ; plus modestement, il est souhaitable que la plupart des jeunes gens soient capables d'écrire de manière lisible quelques phrases simples, sans trop s'écarter de l'orthographe traditionnelle ; en calcul, une certaine aisance dans l'utilisation des quatre opérations élémentaires serait très appréciée.

Une orthographe convenable et une bonne pratique du calcul simple sont des qualités fondamentales nécessaires à un bon apprentissage dans n'importe quel métier. Les insuffisances actuelles peuvent être attribuées à des causes diverses : la plus grande proportion de jeunes entreprenant un apprentissage, les trop nombreuses distractions offertes à l'esprit des enfants, l'effectif trop grand des classes d'écoles, etc. Mais une amélioration doit être possible, l'objectif étant tout de même bien délimité.

Les patrons et les maîtres d'apprentissage disent : « Donnez aux enfants de bonnes notions d'orthographe et de calcul afin que nous puissions ensuite donner aux jeunes gens un bon métier. »

Bulletin patronal, Lausanne, avril 1961.